

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 51

Artikel: Bonaparte écolier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196608>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est le bourreau de Moudon que Berne avait chargé de cet office (dérision involontaire ! Moudon, l'ancienne et libre capitale du Pays de Vaud !).

La vengeance du gazier.

— C'est-y pas dégoûtant, ces riches ! ça a hôtel, domestiques en livrées, ça roule carrosse et ça donnerait même pas une pièce de quarante sous à un pauvre « employé » qui leur met le gaz toute l'année, si c'est pas...

— Qu'avez-vous donc à parler tout seul ?

C'est le concierge de l'hôtel de N... qui, attiré par le monologue expressif du gazier, lui adresse cette question.

— « Ce que j'ai ! ah ! Dieu de Dieu ! ce que j'ai ? mais c'est votre rat de patron... »

— Monsieur le baron ?

— Oui... Monsieur le baron, puisque baron il y a... eh bien ! vrai, il n'est que ça avaré, votre baron ; tenez je vous fais juge. Moi, je suis un bon père de famille, voilà quinze ans que je suis au Gaz, jamais un reproche, vous savez pour ça, pas un supérieur qui vous dira le contraire, c'est moi qui, toute l'année, suis chargé de vérifier les branchements, les compteurs, etc..., j'ouvre le robinet de M. le baron, quand il arrive à Paris, je le lui ferme quand il s'en va, enfin je suis le gazier, quoi ! Eh bien ! voilà, comme tout le monde à cette époque-ci, je viens souhaiter la bonne année... vous comprenez, n'est-ce pas ?... Donc, tout à l'heure j'arrive, je sonne, un grand diable de domestique vient m'ouvrir et... je lui débite en souriant ma petite affaire. Après m'avoir écouté, droit comme un piquet, le larbin, sans me répondre, s'en va prévenir son maître ; jusque-là c'est bon, je ne dis rien ; mais, voilà-t-il pas que votre baron, que le ciel confonde, ne s'amène pas lui-même comme une furie en s'écriant : « Je ne donne rien ! entendez-vous, rien, rien ! comment, chaque fois qu'il y a un petit accroc à mon éclairage, l'employé du gaz me répond invariablement : Voyez le plombier ; eh bien ! mon cher monsieur, je vois le plombier, en effet, et c'est lui, lui, comprenez-vous, qui aura les étrennes que vous osez me demander. » Là-dessus, il me flanque à la porte. Non, c'est-y pas dégoûtant, je vous demande, un baron argumenter sur des mots, faire des sâletés comme ça ! Non ; mais dites ?...

— M'en parlez pas, répond comme un écho le portier, ces riches, c'est sans pitié pour le pauvre peuple ! Quand je pense que ce soir, ici-même, M. le baron donne une fête, sûrement qui va lui coûter plusieurs milliers de francs, et qu'il vient de vous refuser une petite étrenne de rien, si c'est pas épouvantable !

— Ah ! ce soir, il y a une fête ?

— Je vous crois, depuis trois jours, les tapissiers bouleversent la maison, c'est un va-et-vient continu, le buffet est confié à Potel, et tenez, rien que pour vous donner une idée, il y aura pour douze cents francs de fleurs.

— Douze cents francs !

— Ah ! si vous voyiez ça, c'est un ruissellement de lumière !...

— De lumière ? de gaz !...

— Ah ! pour ça, M. le baron fait bien les choses, le champagne coule à flots jusqu' dans l'office et... dans ma loge les... mais qu'avez-vous ? vous ne m'écoutez plus ?...

— Pardon, je suis pressé, je suis en retard, je...

Et l'employé s'en va en murmurant : « Une fête... un ruissellement de lumière... le gaz !... le gaz !... le gaz !... »

Le bal du baron de N... bat son plein. Il est deux heures du matin, dans les salons danseurs et danseuses enivrés par une valse entraînante se pressent en foule, les couples s'enlacent, se croisent, c'est un envollement de jupes bleues, roses, blanches, un frou-frou ininterrompu de soie, un scintillement de bijoux, de paillettes ; l'air tiède est embaumé par le parfum capiteux des fleurs splendides et rares qui enguirlandent les murs ; dans les boudoirs, quelques groupes de gens, prétendus raisonnables, tripotent « le carton », tandis qu'au buffet, c'est une cohue bigarrée, chatoyante, un remous haletant ; partout enfin, c'est un épanouissement de bonheur, de plaisirs fous.

Soudain, sans aucune transition, sans que rien, une seconde auparavant, le fasse prévoir, les becs de gaz, tous d'un seul coup, s'éteignent, l'hôtel est livré aux ténèbres.

Le premier moment de stupeur passé, chacun croyant à une plaisanterie, éclate de rire.

Cependant le baron, plus qu'étonné, appelle son maître d'hôtel qui, à son tour, appelle successivement tous les domestiques, afin d'avoir l'explication de l'étrange phénomène. Personne ne put dire le mot de cette énigme.

Ma foi, les invités commencent à murmurer, la plaisanterie dure trop. Eperdu, le baron court de droite et de gauche :

« Mais que veut dire cela ? c'est à devenir fou ! » s'écrie-t-il à tout instant.

On essaye de rallumer les lustres, vains efforts ! l'allumette se consume sans qu'un atome de gaz ne s'enflamme.

C'est un sortilège !

On se meut dans le noir, la musique s'est tue, une terrible panique flotte dans l'air, l'effroi s'empare de la foule, de nombreuses personnes se précipitent vers les vestiaires ; mais, là aussi, l'obscurité est des plus complètes.

Enfin, de guerre lasse, on renonce à l'éclairage au gaz ; que faire ? où réclamer ? on est en pleine nuit ! on allume alors les quelques lampes, rares, hélas ! dans une maison où l'on a coutume de se passer de leur secours, on réquisitionne toutes les bougies que l'on peut trouver ; mais elles-mêmes viennent à manquer.

C'est un désarroi général, une déroute complète, les invités s'en vont, les uns en maugréant, d'autres se fâchent, quelques-uns étouffent un fou rire ironique, tandis qu'une voix s'élève et s'écrie, résumant la situation : « Pour un sale tour, c'en est un ! »

Oh oui ! c'est un sale tour, et le pauvre baron, tout le monde parti, désolé, stupéfié, reste seul à contempler, à la lueur de veilleuse d'une petite lampe à pétrole, le spectacle navrant de la salle de bal déserte et de son buffet à peine entamé étalant tristement ses splendeurs désormais inutiles !...

Le lendemain au jour, le premier soin du baron de N... est d'envoyer chercher son plombier.

— « Ceci n'est pas de mon ressort, c'est la prise du gaz qui est fermée, voyez le gazier, » lui dit celui-ci après un examen rapide.

Voir le gazier ! il se souvient maintenant ! Cet honnête employé est venu la veille lui souhaiter la bonne année et... il l'a mis à la porte.

L'explication du phénomène, le mot de l'énigme, le voilà ! Cette prise fermée c'est... *La vengeance du gazier !*

FREDERIC BERTHOLD.

Lo pandoure et la tâtra.

On espèce de pandoure avai la nortse po allâ ràocanâ decé, delé, oquî à medzi. N'étais pas pi onna crouie dzein ; l'étai ion dé cliâo lulus qu'ont lè coutès veries ein long et qu'amont mî vivrè dè l'air dâo teimps què d'allâ affanâ onna dzornâ. N'allavè dièro demandâ la remonna âi z'homme, po cein que lo remaofâvont adé dè cein que la tsaropiondze lo tegnâi dinse ; mâ tâtivè dè trovâ lè fennès solettès à l'hotô, et coumeint l'étai prâo minâmor et que lè savâi totè et iena per dessus, lè fennès s'amusavont à lo fèrè djazâ et lâi baillivont on pou à catson dè l'ao z'homme.

Quand l'est que lè dzeins aviont fé ao for on étai quasu sù dè lo vairè arrevâ po tatsi d'avâi on bocon dè tâtra, kâ l'amavè tant que l'ein arâi prâo rupâ onna demi-pousa.

On dzo que la syndiqua vègnâ d'eifornâ, l'étai à l'hotô que le doutavè lè tâtra dè dessus lè folhiès po lè mettrè su lo foncet, quand noutron gaillâ arrevè

— Bondzo à ti, se fâ, sein pi criâ : A-te caupon ?

— Ah ! vo z'êtes quie ? que lâi fâ la syndiqua ; que ditès-vo dè bon ?

— Holâ, ma bouna fenna, on n'a pas tant dinâ vouâ ; on cheint lè rattès que sè corattont ; se vo z'avîâ la bontâ dè mè baillî on bocon dè kegnu, mè farâi bin plési.

Lâi avâi su la trablia duè tâtrès, iena âi prommès et l'autra âi premiaux.

— Dè quinna volliâi-vo ? que lâi fâ la fenna.

— Eh bin vouaïque ! se répond lo vilho co-

cardier, hiai su z'allâ tsi la dzudze, et m'ein a bailli dâi duès...

Bonaparte écolier.

M. Arthur Chuquet, l'auteur des belles études sur les guerres de la révolution française, publie actuellement une histoire de Bonaparte, dont on fait de grands éloges. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré à l'école de Brienne où le jeune Bonaparte fit ses premières études. — Nous empruntons les intéressants détails qui suivent au compte-rendu que le *XIX^e Siècle* fait de cet ouvrage, sous la signature André Balz :

Nous savions déjà, avant l'apparition du livre de M. Chuquet, ce qu'étaient Brienne et les écoles militaires établies à la fin du XVIII^e siècle pour la pauvre noblesse de province, que sa pauvreté même éloignait de plus en plus du service du roi. Ces écoles ne pouvaient être appelées « militaires » que par destination, puisqu'on y recevait les enfants à l'âge de huit ou neuf ans et qu'on n'exigeait d'eux à l'entrée, pour toutes preuves de capacité, que de savoir lire et écrire. Encore n'était-on pas toujours intraitable sur ce chapitre. L'inspecteur de ces écoles trouva un jour dans l'une d'elles un boursier du roi, nommé La Trapinière, qui avait dix-huit ans et qui ne savait pas écrire.

En pleine assemblée, l'inspecteur lui dicta ces trois lignes : « C'est avec bien de la honte, monsieur, que je suis forcé d'avouer que de tous les élèves du roi depuis la création de cet établissement, je suis le premier qui en sept années, n'ait pu parvenir à lire et à écrire couramment. » L'infortuné mit une demi-heure à tracer cette phrase. Elle fourmillait de fautes incroyables.

Avec M. Chuquet, nous pénétrons dans le régime intérieur de ces écoles ; nous suivons les élèves dans les études, dans les classes, au réfectoire, au dortoir, dans les salles de récréation. Nous connaissons les camarades de Bonaparte. Nous savons ce qu'ils sont devenus par la suite, ainsi que tous les religieux et employés de Brienne, depuis le père principal jusqu'au concierge. Nous assistons aux classes, nous savons quels auteurs on y expliquait, comment on y enseignait la géographie, l'histoire et les sciences...

Que devient à Brienne le jeune sauvageon transplanté des maquis de la Corse dans les plaines monotones de la Champagne, au milieu de petits hobereaux railleurs, indifférents ou hostiles ? Il parle péniblement le français ; il a la nostalgie de ses montagnes et de ses forêts ; il vénère Paoli comme un dieu. Et ses camarades se moquent de son accent, de sa famille et de son nom ! Et il entend ses professeurs enseigner, après 1769, que la Corse n'est pas terre française, mais pays étranger ! En fallait-il davantage pour exagérer encore son penchant à l'isolement et à la sauvagerie ?

Déjà sombre et renfermé de lui-même, quoi d'étonnant s'il cherche à éviter plus que jamais le contact de camarades qu'il déteste et qui lui rendent avec usure, mépris pour mépris ? Le principal de Brienne avait donné aux élèves de petits jardins qu'ils pouvaient cultiver à leur guise. Bonaparte emploie l'argent qu'il reçoit à entourer le sien de palissades et de piquets. Il y plante des arbrisseaux, il s'y ménage une petite tonnelle où il passait le temps de ses récréations à lire ou à rêver. Et malheur à ceux qui, par curiosité ou par malveillance, osaient le troubler dans son repos ! « Il s'élançait furieux de sa retraite pour les repousser sans s'effrayer de leur nombre. Il ne prenait aucune part aux amusements. On ne le voyait ni rire ni manifester cette joie bruyante que font éclater les écoliers lâchés dans une cour. S'il s'entretenait avec ses condisciples, c'était pour les gronder ou les désapprouver

par des paroles aigres et piquantes. Ceux qu'il tançait ainsi se fâchaient, se jetaient sur lui à coups de poing. Il les attendait de pied ferme et ripostait à tous avec le plus grand sang-froid. »

Très brave, au surplus, et aussi peu endurant avec les religieux qu'avec les camarades. Pour lui, le maître, c'était l'ennemi. Dans les révoltes, il est au premier rang des mécontents et des « monteurs de coups ». Il est aussi au premier rang quand il s'agit de recevoir les écrivains. « Mais il supportait la correction sans se plaindre et traitait de lâches les camarades auxquels la douleur arrachait des cris et des larmes. »

Ses études semblent avoir été inégales et incomplètes. L'enseignement donné dans les écoles militaires ferait sourire de pitié nos meilleurs pédagogues. Bonaparte s'est instruit surtout par lui-même. C'était un terrible liseur qui mettait sur les dents le bibliothécaire de l'école. Très appliqué à l'étude de l'histoire, de la géographie ou des mathématiques, il n'a qu'un goût médiocre pour l'orthographe et la grammaire. Jamais il n'aurait été en mesure de passer l'examen du brevet simple. Il est rebuté par la chinoiserie des règles et ces interminables classifications de verbes qu'on lui fait apprendre par cœur ? Il ne voit là que des artifices de pédagogues qui ne s'attachent qu'à la forme et négligent la beauté des pensées.

De même s'il connaît et admire les anciens, s'il est saturé des « Vies » de Plutarque, c'est par les traductions qu'il les connaît. Il ne comprend pas qu'on écrive dans une langue morte. « Pourquoi expliquer, déchiffrer longuement un auteur dans l'original ? Ne vaut-il pas mieux le lire rapidement dans la version française ? Le latin sert-il à un homme d'épée ? » Dans le règlement de son Prytanée, Napoléon distingue avec soin entre ceux qui seront soldats et ceux qui se destinent à la carrière civile. Ces derniers seuls apprendront le latin. Et de la sorte, conclut l'auteur, « quoique élevé dans un collège, Napoléon n'a pas reçu l'éducation du collège. Il n'a pas fait, à proprement parler, ses études classiques et il s'est trouvé libre de toute tradition, garanti contre toute imitation. »

Le livre de M. Arthur Chuquet instruit et repose à la fois. Il nous repose de ceux qui, conçus d'après un système où, selon les préventions et les modes du jour, ne nous font voir jusqu'ici dans Bonaparte que le « petit prodige » ou le « monstre naissant. »

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes, comme dit Corneille. S'ils nous dépassent de la tête, ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ce qui me plaît en M. Chuquet, c'est qu'avec lui on ne cesse jamais de voir l'homme dans le grand homme.

La Chorala.

Comme chaque année, l'Union chorale, de Lausanne, terminera ses travaux par une gaie soirée chouchoute, à laquelle elle convie, en ces termes, ses membres et ses amis :

Lozenq, lo 11 déceimbro 1897.

A ti lè Chorailons dè la Chorala, dè ti lès metto et dè ti lè z'éas. — Bon vépro !

« Vanità dâi vanitàs, tot est vanità, » a de lo râi Salomon. Quien profit retirè l'homme dè tot s'n'ovradzo ? Lo selâo sè laivè, lo selâo sè mussè, et recoumeinè adè.

La bise vint dè per lo Mont,
Vir' et revirè per d'amont ;
La pliidze tchî adè dè hiaut,
Câol' et regatè per d'avau.

Et lè adè la mima tzoûsa : rein' de novè dézo lo selâo !

Tot cein est bin la vrètà, nion ne dit lo con-

tréro, kâ du que lo mondo est mondo, lè vat-zès ont brâmâ dè la mima façon et lè valets ont fè la cor ài felhiès ; mà, tot para, l'âi dâi tzoûsès qu'on ne vèiessâi pas lè z'autro iadzo et que noutrès pères-grands n'ont jamé vus-sès : lè tzeimins dè fâi, lo tèlegrafo, lo tèlefaune, lè trame-ouaih, lo filox, ekecètra.

Et pouis, n'a pas adè zu dâi petits pans tzauds et dâi gaillâs po lè medzi, dâi sâocesses âo fèdze et dâi Chorailons po lè z'agaffâ, dâo vin d'Epesse et dâi Vaudois po lo bâirè : na, ma fâi na ! et lè po cein que vo z'itès ti coumandâ po lo deçando dix-houit dè déceimbro âi casernès dè la Pontaise, tzi lo grand Cyprien qu'a bin volhiu sè tzerdzi dè prépara la baf-frâie que vo sèdè. Lâi iara de tot et outra tzoûs' avoué ; mà arquetoungue, coumeint diont lè z'allemands, s'agetrà d'être quie âo picolon, si non gâ !

Sti an, tot est bin z'allâ por no : la Chorala a fè dâi bounés recrues ; la tzandzi sè statuts ; lo Marc, ora père d'on bio valet, a demichenâ po pouâi soigni son boubo ; noutro novè présidèint est on gaillâ dè nom et dè fè, on homme dè progrès que sara adè avoué no dein sè moments dè lesi et lè z'autro iadzo âo Conset communat âo bin à la Poustâ.

No z'ein onco fè bouna cognèssance avoué le Chorailons dè la Tzaud-dè-Fonds, què don lo veladzo lo plie grand dè l'Univers ; vo vo z'ein sovegni adè.

S'agit don dè fère onna bouna rioula ti enseimblîo et fère honneu à la boustifaille dâo galé Louis et dâo grand Cyprien.

Que nion ne manquè à l'appel !

Atzivo !

Lo Comité.

Un remède contre la fièvre typhoïde.

La fièvre typhoïde sévissait dans un de nos villages, il y a de cela une vingtaine d'années. Le pintier de l'endroit tomba malade, et le médecin, — un Allemand qui ne brillait pas par sa science, mais dont on avait toléré provisoirement la pratique, vu l'absence d'un médecin régulier — fait une prescription quelconque et s'en va.

Le lendemain, il revient et interroge la femme :

— Ah ! monsieur le docteur, répondit-elle, figurez-vous qu'hier, pendant que je courais à la pharmacie avec votre ordonnance, mon pauvre homme a mangé deux harengs saurs et un plat de haricots froids à l'huile.

— Mais alors il est...

— Sauvé, Monsieur le docteur. Il est allé à Cossonay et se porte à merveille.

Le médecin, enchanté de cette découverte, écrit pour mémoire sur son calepin : « Fièvre typhoïde. Remède éprouvé : deux harengs saurs, haricots froids à l'huile. »

Deux jours après, un ouvrier maçon est atteint de la même maladie.

— Mon ami, lui dit le docteur, prenez immédiatement deux harengs et un plat de haricots froids à l'huile. Je reviendrai demain.

Le lendemain, le maçon était mort.

Le docteur, profitant de l'expérience, écrit de nouveau sur son calepin : « Fièvre typhoïde. Remède : harengs saurs, haricots. Bon pour les pintiers, mauvais pour les maçons. »

— *Représentation de Davel*, drame de Virgile Rossel. La souscription des actions du capital de garantie devant être prochainement close, les personnes qui ont encore en mains des bulletins de souscription remplis sont priées de les faire parvenir au plus tôt à M. Emile Paccaud, directeur, président de la section des finances. (Communiqué).

Rissoles de confitures. — Faites une abaisse de pâte feuilletée, découpez-la en rondelles, mettez au milieu de celles-ci une cuillerée de confitures à votre choix, pliez-les en deux, mouillez les bords et pincez ; passez à la friture en ayant soin de les y plonger doucement. Lorsqu'elles seront bien dorées, retirez et égouttez quelques instants, saupoudrez de sucre et servez.

Boutades.

A la sortie d'un théâtre :

— Oh ! mon cher, mon rêve serait d'assister à une pièce qu'on siffle.

— Ce n'est pas difficile ; faites-en une.

Un juif richissime emmène un jour un ami à son restaurant et lui offre à dîner. Le repas fini il quitte l'établissement et quitte son ami savourant un cigare. Celui-ci fait compliment au garçon sur la qualité du vin qui a été servi.

— Ah ! répond celui-ci, ce n'est pas le meilleur, allez ! Si vous goûtiez celui que boit M. X... quand il vient seul ici, vous m'en diriez des nouvelles !

M. B... qui a été invité à la noce d'un de ses amis, retardé par une circonstance imprévue, prend un fiacre à la hâte. Mais le cheval, vieux et très fatigué des courses de la matinée, ne va que lentement, malgré les coups de fouet du cocher.

— Voyons, marchons donc un peu plus vite s'écrie B... autrement nous n'arriverons qu'au divorce !

Cartes postales et cartes de Noël avec vues.

— La librairie-papeterie Ch.-W. Tarin vient d'éditer une nouvelle série de charmantes cartes, avec vues d'après les aquarelles de M. le peintre Protel. Ces cartes, d'une exécution très artistique, seront les bienvenues pour les envois à l'étranger de Noël et du Nouvel-an : *Vue générale de Lausanne*, prise de la promenade de Beautieu ; *le port d'Ouchy, avec barque et la tour Haldimand* ; *le Grand-Pont et le Château* ; *Chillon au levant et au couchant* ; *le lac, des Tours-d'Ai au Grammont, avec barques* ; *Montreux, les Avants et Territet-Glion* ; *Vue générale de Genève du quai du Mont-Blanc*, enfin un *Souvenir des Alpes* (chalets, glaciers).

Nous recommandons vivement ces jolies cartes à l'attention de nos lecteurs.

On peut s'en procurer à la papeterie L. Monnet, Lausanne. — Prix : 15 cts. la carte.

THÉÂTRE. — Dimanche 19 décembre, spectacle extraordinaire : **Marie-Jeanne ou la femme du peuple**, drame en 5 actes de Dennery et Maillan. *Marie-Jeanne* est l'un des plus gros succès de ce genre, populaire s'il en fût.

Le spectacle se terminera par **La Cagnotte**, comédie en 4 actes de Labiche ; *La Cagnotte* peut être considérée comme l'un des chefs-d'œuvre du célèbre vaudevilliste dont la verve inépuisable a égayé déjà tant de générations et lui a valu son entrée à l'Académie française.

Jeudi 23 décembre.

Le premier mari de France, comédie nouvelle en 3 actes de Albin Valabrègue.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas pour 1898. — Fournitures de bureaux.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. 1.50.

Causeries du Conteur Vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2^{me} éd. illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. 1.50 la série.

Chansonnier vaudois, par C. Dénérèz, Fr. 1.80.

Calendrier de la Révolution vaudoise, Fr. 1.50.

Menus illustrés.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-tête de lettres, cartes de commerce, etc.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.